

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 66 (1927)  
**Heft:** 40

**Artikel:** A malin malin et demi  
**Autor:** Mex, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221304>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

**DEVANT LES BARREAUX**

**G**RANDS et petits sont dans la joie, à Lausanne. Nous avons un cirque et une ménagerie. Si certains spectacles ont vieilli et ne sont plus en faveur, ce ne sont certes pas les cirques et les ménageries. Grands et petits ne se lassent pas de la contemplation de ces animaux sauvages, dont on a lu, dans les livres, les terribles exploits. Entendre rugir lions et tigres, les voir vous regarder avec des yeux féroces, qui vous font frissonner et savoir qu'il y a là, entre nous et eux, d'épais et solides barreaux de fer, c'est une satisfaction de sécurité dont on comprend aisément tout l'attrait.

Et les éléphants, si bénins et, en apparence, si insouciants de leur grande force. Ils ne font pas peur, au contraire ; on peut les approcher, les caresser même, encore que ce ne soit pas très agréable. Mais il ne faut pas les chicaner ; ils ne pardonnent guère les mauvaises plaisanteries.

On n'éprouve, en revanche, aucun désir de caresser le rhinocéros et l'hippopotame. C'est, du reste, une prudente répugnance.

La belle fourrure des ours blancs tenterait déjà plus vite la main. Mais, là aussi, il est bon d'observer les distances.

Les singes ont toujours un très vif succès ; on fait cercle autour d'eux et les bons rires éclatent de toutes parts. Ces singes sont si amusants, avec leurs grimaces, leurs contorsions, leurs manières, parfois plus ou moins « convenantes ». Le succès particulier des singes serait-il peut-être un effet de la ressemblance qu'on prétend exister entre la race humaine et la race simiesque ? C'est bien possible.

Quant aux exercices de cirque, leur vogue ne tarit pas. On les voit avec un plaisir toujours nouveau. Les élégantes évolutions des chevaux, aux accords de la musique, la grâce légère des écuyères, les drôleries inimaginables des clowns, déclenchent invariablement de chaleureux et unanimes applaudissements. Et tout cela dans l'éblouissement d'innombrables lumières.

Une des plus jolies farces jouées par des clowns, qui prennent souvent d'innocents spectateurs pour victimes, est celle qu'on nous a conteée.

Deux clowns arrivent, de directions différentes, dans la piste. Ils se saluent respectueusement, comme il convient entre clowns, et l'un propose à son compagnon de faire tous deux un tour de piste, mais chacun en sens inverse de l'autre. C'est convenu. Ils commencent. Soudain, l'un d'eux s'arrête. Il appelle un des servants du cirque et lui demande de lui apporter un verre de bière. On le satisfait. Alors, toujours cérémonieusement, il va déposer ce verre de bière sur le rebord de la piste, en face d'un spectateur, très solennel, qui ne paraît pas goûter beaucoup ce tour. Il flaire quelque désagréable plaisanterie.

Lorsque le clown a déposé son verre de bière sur le rebord de la piste, il regarde bien en face le spectateur en question et lui fait comprendre, par gestes, qu'il espère bien retrouver le bock intact lorsqu'il reviendra. Tandis qu'il fait son tour, en se retournant de temps en temps, d'un air méfiant, son camarade boit prestement le verre de bière, au passage. Alors, le clown frustré se branque devant le spectateur dont nous avons

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
Agence de publicité, Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

**ANNONCES**

30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

parlé et, par des gestes très expressifs, fait mine de le blâmer d'une si vilaine action.

Tête du spectateur, ahuri, tandis que l'assistance rit aux éclats.

J. M.

**FAUT SAVAI SE QUAISI**

**S**ERGUEIGNET était on rido pegnett' on sacré rance. Sè cosâi pas la vya, pas mè à li qu'à sa fenna, ào à sè dzein. Quand l'atsetâve oquie, n'avâi jamé fini de marchandâ. Cein l'e onn' epidémie d'avâi dâi co dinse, câ trâo marchandâ l'e quasi robâ.

Quand bin l'etâi crebllia-foumâre et serrâr po la mouâna, lâi avâi oquie que s'etâi djurâ de fére on iâdzo devant de mourî : l'etâi d'allâ su clliâo réoplane que vôtant dein l'e z'air quemet dâi z'ozî. Lâi peinsâve dzor èt né et sa fenna, la Tserguegnietta assebin. Mâ l'parâi voliù vôtâ bon martsî.

On coup, ie sè desâi su l'e papâ que ion de clliâo coo que l'ant dâi réoplane voliâve vôtâ su lo Lâo la demeindze d'aprî. Sè desâi assebin que clliâo que l'avant fam de vôtâ n'avant qu'à sè fére marquâ. Po veingt franc pouâvant fére ài z'ozî.

Noûtron Tserguegniet l'a ètâ tot benaise. Tot cein que l'embêtâve l'etâi l'e veingt franc por lî... pu l'e veingt franc po sa fenna. Eh va ! po sa fenna ! Po cein que l'avâi décidâ de preindre la Tserguegnietta avoué l'i po vôtâ. Voliâve lâi fére on dzoûio du que l'etâi l'anniversero de lâo mariâdzo.

Vint dan vê l'hommo que l'avâi lo réoplane et lâi dit que voliâve vôtâ avoué sa fenna, ma po dhî franc l'e doû, qu'ron pouâve bin lâi baissi oquie du que l'etâi doû et que l'etâi onna demeindze. Et pu que n'etâi pas annâie de truffie, et pu cosse et pu cein. Tant qu'à la fin finale, à fooce résî l'aéoplane lâi fâ dinse :

— Ah ! vo m'embêtâde, ein fin de compte. Eh bin ! po pas avâi mé la tûta cassâie, vo fé vôtâ po dhî franc, mâ à condechon que vo ne pipâ pas lo mot, ne l'on, ne l'autro on iâdzo dein l'e z'air. Sein cein l'e quaranta franc, pas on ceintimo dè moïn.

Vaitce mon Tserguegniet conteint. Sè quaisi n'etâi pas trâo pénâblio por lî, que l'etâi asse avâro de sa leinga que de sè batse. Por quant à la Tserguegnietta voliâve prâo lâi resî l'e coûte po la fére à clliôtre lo mor. S'agessâi de gagnâ treinta franc, vo compeinde !

La demeindze d'aprî, l'e doû z'epâo l'etânt su lo Lâo, s'aguelhiant su la grôcha ratta-volâre sein dere on mot. L'aéoplane sè bete devant, fâ verî lo manguelion, et pu... via ein amon.

L'etâi biau, bon Dieu dâo ciè, que n'etâi pas de dere ! Onna yuva, mè z'amî, que, ma fâi, Tserguegniet et sa fenna l'avant prâo à fére à se retenu de dèvesâ tant l'etâi biau !... Mâ po gagnâ treinta franc.

Et pu clli réoplane l'etâi on veretâblio ozî. Dâi coup que lâi avâi, vôtâve à onn'hâora ein amon, et pu dècheindâi... rrau... quemet on corbé que fuse su on cötéri, et pu rein amon ein fascint la betetiula dâo trâi coup, la tûta ein avau, et, pu oncora la betetiula. L'appelant cein lo loupingue !

Tot cein fasâi pas berbottâ l'e Tserguegniet que fâsant adî l'e mouet.

Quand l'aréoplane l'a zu botsî, que l'ozî s'e posâ, ie fâ dinse à Tserguegniet sein s'e reverî :

— Eh bin ! sti coup, vo zâi gagnî vôtâ treinta franc, du que vo n'ai rein de !

— Oï, mâ i'e manquâ de l'e pèdre et m'a faliu mè rateni po pas bramâ !

— Quand ?

— Lo premî iadzo que vo z'ai fé la rebedoûla, que ma fenna l'e tsesâite avau !

Marc à Louis.

**A MALIN MALIN ET DEMI**

**D**ANS tout le haut pays, Jean-Pierre Ramel passait à juste titre pour avoir « la langue bien pendue », autrement dit, la riposte toujours prompte et souvent spirituelle. Le plus grand plaisir consistait pour lui à engager une passe d'armes avec l'un ou l'autre de ses rivaux en réparties ; ceux-ci ne manquaient pas, tant il est vrai que l'esprit montagnard se complait à cet exercice intellectuel où la verve se donne libre cours pour l'amusement des auditeurs.

Dans ce domaine, Jean-Pierre avait rarement rencontré homme à sa taille ; cependant, chaque fois qu'il avait provoqué Josué Morier, le bossu des Granges-Neuves, il avait dû capituler, ce qu'il faisait de bon gré, du reste, riant lui-même de sa défaite, en partenaire intelligent et chevaleresque.

Un jour d'abbaye au chef-lieu, la colonne des tireurs se formait sur la grand'place, au milieu de la foule en liesse.

La fanfare avait déjà sonné le rassemblement et sous les yeux entendus du capitaine Coune, les files « couvraient » militairement. Le porte-étendard, entouré des vétérans- carabiniers, redressait avec fierté sa taille imposante et l'abbé-président, ceint de l'écharpe, piétinait fièreusement le sol au milieu de l'essaim gracieux des demoiselles d'honneur.

Tout à coup, la venue du bossu des Granges-Neuves, qui tenait en laisse un petit chien de chasse, suscita des sourires dans l'attroupement. Il était si drôle, ce bonhomme contrefait, au visage malicieux, que suivait en trotinant le bas-set aux oreilles trop longues !

— Nous allons rire ! fit Jean-Pierre Ramel qui se détacha de la colonne et s'approcha du couple singulier.

Présentant une aubaine inespérée, les spectateurs restèrent figés dans l'expectative ; le banieret se cramponna à la hampe du drapeau ; les tireurs appuyés sur leurs fusils tendirent l'oreille et monsieur l'abbé regarda curieusement de ce côté-là, en dépit de la solennité.

Le bossu, voyant arriver à sa rencontre son redoutable antagoniste, s'arrêta net et ses yeux brillèrent d'un vif éclat ; il attendait crânement l'offensive. Jean-Pierre l'interpella :

— Salut Josué, nous n'attendions plus que toi; à propos, quel joli chien ! est-il de la race des Morier ?

Des rires soulignèrent la provocation.

— Il est bien de la race des Morier, mais sa mère avait pris d'un Ramel ! répondit instantanément le bossu de sa voix grêle et criarde, déchainant l'hilarité générale.

*A. Mex.*

**La Patrie Suisse.** — C'est par un portrait de M. Georges Bovet, le nouveau vice-chancelier de la Confédération, que s'ouvre le No 905 (14 septembre) de la **Patrie Suisse**. Il nous apporte encore la sympathique figure de Maurice Bedot. — La VIII<sup>e</sup> assemblée de la Société des Nations, la Fête des costumes suisses à Berne, l'inauguration de la cabane Ed. Dufour, les dernières manifestations sportives y font la part de l'actualité. De belles vues alpestres, les Plans sur Bex, la Dent du Midi et de l'église de Chalières évoquent le visage aimé de la patrie, la Sortie de la Messe à Evolène, de Bieler, y font la part de l'art. Un très joli numéro, abondamment illustré. R. N.

#### LA PATE ET LE LEVAIN

Pour Irène.

'EST étonnant, comme nous nous trompons, en jugeant notre prochain. Nous admirons en lui des vertus qui ne sont que des vices bien présentés; ses vices ne sont souvent que des vertus qui nous gênent. Et nous nous plaisons à le plaindre, alors que nous aurions sujet de le féliciter.

On vint à parler, dans une compagnie, d'un homme qu'on y apprécie beaucoup, mais dont on s'acharne à déplorer le mariage.

— C'est tout de même bizarre, disait quelqu'un, qu'un homme aussi distingué ait pu épouser une femme aussi ordinaire !

Et chacun de renchérir :

— Un être aussi intelligent, se marier avec une personne aussi bornée !

— Un homme aussi cultivé, aller choisir une personne aussi ignorante !

— Lui, si fin, comme il doit souffrir du manque de tact de sa femme !

— Il est aussi bon qu'elle est méchante !

— Aussi modeste qu'elle est vaniteuse !

— Beau garçon, tandis qu'elle est franchement laide !

— Ce n'est pas un fil à la patte, c'est une chaîne !

— Est-ce que ça ne l'empêchera pas de faire son chemin ?

— Oh, il ne manque pas d'énergie, bien que si bonne pâte...

— En effet, fis-je à mon tour, et permettez-moi de vous en expliquer la raison. Tout ce qu'il est, il le doit à... sa femme ! Parfaitement ! Ne levez pas les bras au ciel. C'est une bonne pâte d'homme, je vous l'accorde. Accordez-moi, vous, que c'est avec la bonne pâte qu'on fait le bon pain. Seulement, on ne fait pas lever une bonne pâte en y conjuguant une autre bonne pâte. Non, on y ajoute un petit morceau de pâte aigrie qui fait fermenter la bonne et la soulève.

Vous croyez que, sans sa femme, il s'élèverait prodigieusement ? Vous vous trompez. Il serait plus fade et plat qu'un pain sans levain.

*(L'Ami de Morges).*

*R. C.*

**Chez le teinturier.** — X. s'était rendu chez un teinturier et lui ayant demandé un produit pour détacher son habit, celui-ci lui vendit un paquet de poudre Z.

Au bout d'une heure le client revenait avec son habit en lui soutenant que son produit ne lui avait rien enlevé. Le teinturier sourit et lui dit :

— Mon produit vous a enlevé tout de même quelque chose.

X. était stupéfait, et le négociant de répondre : Une illusion !

#### FLEURS DU PAYS



N frappe. J'ouvre. On entre...

C'est une boîte, toute maculée des timbres de la poste, avec un gros cachet aplati sur des ficelles. Et, dans la boîte, il y a des fleurs de mon pays, — des gentianes.

On les a cueillies là-haut sur un plateau des Alpes, droit au vent, en face de cette splendeur

magique, — le lac qui brille, qui s'ouvre, et vous regarde comme un immense œil bleu.

C'est une fine main qui les a cueillies : elle l'a fait avec délicatesse, n'arrachant qu'à regret, caressant plutôt, laissant aux feuilles leur fraîcheur, aux brins d'herbe leur dernière goutte de rosée.

Il devait faire un de ces soleils humides, — les baisers du printemps, mais des baisers descendus à travers les larmes.

Sans doute, sur le plateau, l'air passait vif, et fort, et salubre, avec ses odeurs de résine et ses soufflets inattendus.

Longtemps on est resté là, les jeunes hommes luttant entre eux ou chantant, les jeunes filles décrivant de terre des plantes montagnardes. Peut-être a-t-on eu peur d'un taureau... Grande émotion, alors, et petits cris effarés. Puis on a entendu la corne du pâtre, les clochettes des vaches, le très faible et lointain sanglot d'une cascade. On a bu de la crème dans le chalet, et mangé le beurre frais pétrière... *Ainsi font, font, font,* — ou bien : *Nous n'irons plus au bois !*... Tiens ! on a chanté des rondes en se tenant la main. Et les heures ont été courtes, les coeurs étaient gais.

Mais le soir approchait déjà. Derrière le cirque rocheux, le soleil a commencé à décliner. Il s'est fait plus pâle, comme le sourire d'un convalescent, — plus pâle encore, et c'était l'effort d'un malade, — toujours plus pâle, et c'était l'adieu d'un moribond.

Une dernière flamme, à peine tiède, a léché les cimes. La Dent du Midi est apparue rose au sommet. Ça et là, plus loin, à gauche, à droite, une autre pointe rose. Le rose est redevenu gris, puis bleu : le crépuscule était descendu.

*Ainsi font, font, font...* Ils ont fait leurs « trois p'tits tours » : ils s'en vont, maintenant. Ils dévalent le long des prairies, glissant, roulant, se prenant aux mousses, criant des choses, tombant et se moquant tout à tour.

Ils atteignent le sentier mauvais. Les bâtons ferrés triomphent ; c'est une angoisse pour les ombrelles et les badines. Et des éclats de rire ! Et des colères après chaque dégringolade ! Et une maman qui s'exaspère ! Et un gamin qui s'épouvante !

La nuit bleue s'épaissit peu à peu ; elle est déjà d'un azur sombre : tout à l'heure elle sera noire.

Que sais-je encore ? On est arrivé. Voici la ville muette, les lumières clignotantes, et, sur l'obscurité du lac, quelque cheminée de bateau crachant des braises. Et, l'instant d'après, dans une petite chambre, au milieu des bibelots et des « souvenirs », des mains fines ont mis en bouquets les gentianes ; puis elles ont pris la boîte, puis encore elles l'ont cachetée, — et voilà comment, ce matin, j'ai respiré l'air du pays dans cette boîte où les gentianes dormaient.

*Ainsi font, font, font...* J'ai fait trois tours dans ma chambre, comme les fillettes qui dansent de plaisir. Je suis allé chercher un petit pot, deux tasses ébréchées. Ensuite, avec la gravité d'un vieux garçon ou d'une ménagère économique, des ciseaux à la main pour couper les ficelles mouillées, j'ai détaché les fleurs.

Chacune de s'épanouir, alors, comme si la promiscuité trop intime l'avait blessée ! Il y a de ces pudeurs chez les plantes. L'eau venait d'être puisée : c'était une eau saine et froide. Et mes gentianes ont repris courage, repris vie : elles se sentaient chez un ami.

Mais, tout le jour, j'ai été malheureux. C'est que je voyais un plateau gris, une prairie verte, avec des rochers battus du grand vent... *Ainsi font, font, font...* Et c'aurait été si bon, voyez-vous, de faire les « trois p'tits tours » avec sa bien-aimée, puis de redescendre, à deux, dans cet air tout droit venu des Alpes, et qu'on boit les yeux fermés, car c'est de la glace qui vous remplit la bouche !

*Ch. Fuster.*

**Entre deux anciennes amies.** — Comment ! lui demandait étonnée une ancienne compagne d'école à Odette mariée depuis peu; comment, tu seras la jeune fille qui avait juré ne vouloir appartenir à personne ?

— Mais moi, je n'appartiens pas à mon mari, répondit avec fierté Odette, c'est lui qui m'appartient.

#### DISCUSSIONS OISEUSES



HEZ les hommes, à la pinte, comme chez ces dames, au marché, il arrive parfois qu'on en vient à discuter devant un demi, autour d'une table où, au milieu du chemin, son panier au bras, indépendamment de ceux qu'on ne connaît pas, des siens, de sa femme, de son mari, de ses gosses, etc.

David Pethaulaz, marchand de bois, était en compagnie de son inséparable ami Louis Donne et finissait une partie de jass qui avait tourné à l'avantage de ce dernier.

Pour remettre de bonne, David qui n'aimait pas perdre, il ne trouva rien de mieux que de lui parler de sa femme.

— Quelle luronne que ta Jenny, quand même, quand on est appuyé comme ça, ça va tout seul !

— Ma femme, dit David ! Elle est fait au moule, mais pas au stère !

— Et puis c'est qu'elle est en santé, elle a bonne façon et on peut même dire qu'elle est belle, ajouta Louis !

— Au point de vue militaire en tous cas !

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle chausse le quarante-deux.

*Chamot.*

#### L'OUVRIER PEINTRE ET LA VIEILLE RENTIERE



'OUVRIER peintre Turlot avait été chargé par son patron de remettre en état la petite maison de Mme veuve Descorges. Il devait refaire les peintures, les plafonds et poser du papier neuf. Il avait bien là pour un mois d'ouvrage. Tous les jours, il devait écouter les jérémiades de la bonne dame.

— Ah ! mon pauvre monsieur, ce n'est pas tout rose d'être propriétaire ! Ce que ça coûte...!

Tel était le thème unique des conversations de Mme Descorges.

Turlot, agacé, aurait préféré travailler en paix. Si le silence lui avait pesé, il connaissait assez de chansons pour le rompre agréablement en fredonnant une.

Mais Mme Descorges ne lui en laissait pas le temps.

— Ah ! mon pauvre monsieur ! Si vous saviez, et les impôts et les charges... Et la terre qui ne rapporte rien...

Turlot qui n'avait que ses bras pour tout capital se sentait incapable de donner la réponse. Mais le cinquième jour, il lui vint pourtant une idée.

— Ah ! madame, dit-il, je sais ce que c'est, allez. Moi aussi je suis propriétaire. J'ai deux maisons à Lausanne et un terrain près du lac.

Depuis cette simple phrase, Mme Descorges le laissa tranquille. Était-ce bien la peine, en effet, de raconter ses misères à un pauvre bougre, propriétaire comme elle.

La première fois qu'elle revit le patron, elle lui fit part de son étonnement.

— Eh bien, vous avez des ouvriers extraordinaires ! Ce Turlot que vous m'avez envoyé, vous ne savez pas que c'est un gros propriétaire.

— Vous me surprenez, madame. C'est un brave garçon qui, je crois, n'a pas encore eu le loisir de mettre beaucoup d'argent de côté.

— Comment, il m'a avoué qu'il avait deux maisons à Lausanne et un terrain près du lac.

— Oh, vous aurez mal compris.

— Je vous assure qu'il me l'a dit.

Le soir, le patron dit à Turlot :

— Dites-donc, Turlot, il paraît que vous racontez des blagues à mes clientes.

— Des blagues, monsieur, quelles blagues ?

— Vous avez raconté à Mme Descorges que vous étiez propriétaire...

— Mais c'est elle qui m'a raconté des blagues ! Figurez-vous, patron, qu'elle ne cessait de me corriger aux oreilles qu'elle était malheureuse, que les propriétaires avaient bien des tracas, qu'ils avaient des charges et patati et patata... Pour avoir la paix, j'ai fini par lui dire que je savais bien ce que c'était, que moi aussi j'étais propriétaire !